

AÏTA EST ASSIS SUR LE LIT DÉFAIT, il tient sa tête entre ses mains. Partir maintenant. Ces mots martèlent sa pensée. Partir maintenant à Irún. Il se lève, fait quelques pas dans la chambre. Il jette un coup d'œil distrait au miroir qui surplombe la commode. Il scrute un instant cette vie qu'il laisse. Pour combien de temps ? Quelques mois, tout au plus. Le temps de retrouver Ama et les enfants.

*Être ensemble, c'est tout ce qui compte.*

Il s'approche de la commode et prend une des photos encadrées, celle qu'il préfère, celle qu'il regarde chaque soir avant de se coucher. Il y a Ama et son sourire, Ama et leurs trois fils. Le petit est dans ses bras, les deux autres s'accrochent à sa jupe. Bonheur furtif, piégé sur du papier, volé par lui un après-midi ensoleillé, alors qu'ils se promenaient dans les jardins d'Aranjuez, cette ville qu'il doit quitter. Il sort la photo de son cadre en verre biseauté. Il la caresse du regard, puis la glisse dans la poche de sa chemise.

*Être ensemble, c'est tout ce qui compte.*

Mais comment partir sans se faire tuer ? Un léger rire secoue ses épaules, il n'avait jamais imaginé se poser un

jour une telle question. Et pourtant, cette réalité est bien là.

Aïta revoit la scène du restaurant qui s'est déroulée quelques instants auparavant.

Lui est installé à sa table habituelle, deux hommes se sont assis au bar. Ils parlent fort, méprisant tous ceux qui les entourent. Ils sont entrés sûrs de leur fait et commandent deux verres à Miguel. Puis encore deux.

Aïta ne les écoute pas, il mange en lisant le journal comme il le fait chaque jour quand Ama et les enfants séjournent à Irún. Les nouvelles sont mauvaises, le Pays basque tombe aux mains des franquistes. S'il ne se sent pas directement menacé à Aranjuez, il sait que le danger pointe pour la famille d'Ama. L'éloignement lui pèse.

*Comment vont-ils ?*

Miguel lui apporte un café serré, il y plonge trois sucres. C'est trop, tu vas te rendre malade, dirait Ama, son amour. Il sourit. Les voix moqueuses des deux types le sortent brutalement de sa rêverie.

– Tu vois celui qui boit son café près de la fenêtre, on se le fait. C'est un vendu, un directeur, un bourreau d'ouvriers !

Aïta les regarde sans comprendre tout à fait. Ce doit être de lui dont ils parlent puisqu'il boit un café et qu'il est près d'une fenêtre.

Les deux types sont éméchés, énervés. L'un d'eux écarte les pans de sa veste et laisse insidieusement briller la crosse de son pistolet.

*J'ai ce qu'il faut pour te tuer.*

Maintenant Aïta a tout à fait compris, mais il prend le temps de finir son café, allant jusqu'à racler avec sa cuillère le reste de sucre collé au fond de la tasse. Puis il se lève, laissant délibérément sa veste sur le dossier de sa chaise, et se dirige vers les toilettes au fond de la salle. Un jour, Miguel lui a montré une porte qui mène du jardin à la rue, alors Aïta saute par la fenêtre des toilettes. Il se cache quelques instants derrière les hortensias, puis passe la petite porte et se retrouve rapidement sur le trottoir d'en face.

Arrivé en bas de sa maison, il monte quatre à quatre les marches de l'escalier qui mènent à sa chambre, puis claque la porte derrière lui. Il est maintenant assis sur son lit. Ce lit qu'il ne fait plus.

Depuis le départ d'Ama et des enfants, les jours se suivent, identiques. Il se lève tôt, part à la fabrique de céramique, contrôle les directives des contremaîtres, va manger chez Miguel puis retourne travailler, pour finalement rentrer le soir épuisé.

Rarement dans sa chambre à cette heure-là, il se laisse surprendre par la lumière blanche qui inonde la pièce, par la force du soleil qui frappe de plein fouet les petits carreaux soufflés où sont restées emprisonnées de minuscules bulles d'air, souvenirs figés d'un homme.

Aïta ferme un peu les persiennes. Les deux types sont en bas. Une voix éraillée monte jusqu'à lui.

– On a tout notre temps, on t’attendra tout le jour, toute la nuit s’il le faut, mais on t’aura !

*Partir maintenant. Mais comment partir discrètement, sans se faire tuer ?*

Il pose sa main sur la poche de sa chemise. La photo est là. D’abord, se calmer et réfléchir. Le canari siffle dans sa cage.

*Je l’avais oublié. As-tu une idée, Txori ?*

L’insouciance et le jaune éclatant de l’oiseau le font sourire. Aïta regarde à nouveau par la fenêtre. Ils sont toujours là. La rue est passante, c’est l’heure du déjeuner, et les gens vont tranquillement d’un troquet à l’autre. Une idée surgit. Et s’il fallait être tout sauf discret ? Les deux types n’auraient pas le courage de le tuer en pleine rue, à la vue de tous.

*Oui, c’est cela : être le plus extravagant possible. Et toi, Txori, tu vas m’aider.*

Aïta maintenant se presse, se déshabille, cherche dans l’armoire son costume le plus beau, prend celui de lin blanc aux plis parfaits et choisit aussi une chemise de soie vert foncé. Il pose les vêtements sur le lit, les examine en pensant au nouvel homme qu’il va devenir, aux railleries qui vont peut-être le sauver. Txori bat des ailes dans sa cage, impatient de voir la transformation s’opérer.

*Je dois me calmer, se dit Aïta.*

Il prend de grandes inspirations, s’habille soigneusement, puis s’approche du miroir. Il est beau, la couleur blanche met en valeur sa carrure et sa taille. Dans la rue, il dépasse toujours les autres d’une demi-tête.

Il est prêt, il doit partir et leur faire face. Il sort la photo de la poche de son ancienne chemise et la glisse dans la nouvelle.

*Vous êtes sur mon cœur. Être ensemble, c’est tout ce qui compte.*

Il met son panama et jette un dernier coup d’œil sur cette chambre qui a abrité ses rêves et son amour, qui a vu naître deux de ses fils. Il n’emporte rien. Txori siffle.

*Toi, tu viens avec moi.*

L’homme qui descend l’escalier avec à la main une cage à oiseau marche vers sa mort. Peut-être parviendra-t-il aujourd’hui à l’éviter grâce au chant bienveillant de Txori. Mais demain ? Et qu’en sera-t-il de cette guerre qui commence, de cette haine qui les ronge tous ?

L’homme à l’élégance désinvolte qui s’apprête à ouvrir la porte de sa maison marche la tête haute. Il sait ce qui l’attend. À peine dans la rue, les quolibets fusent.

– Mais pour qui se prend-il celui-là ? Comme il est ridicule avec sa cage !

Aïta marche lentement, se délecte de cette promenade. Il n’a que quelques rues à parcourir avant de rejoindre la gare. Les deux types sont derrière lui, il ne les voit pas, mais il sent leur regard percer son dos.

Aïta prend même la peine de sourire à ceux qui lui disent en riant :

– Ce n’est pas après les femmes que tu cours, toi ! Homo-sexuel ! Dépravé !